Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 1 (1978)

Heft: 4

Artikel: Quelques lettres

Autor: Ramuz, C.F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870944

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quelques lettres

Les publications de correspondance sont rarement exhaustives, à la merci, une fois achevées, de lettres qu'on croyait perdues ou que l'on ignorait, et qui se retrouvent. C'est le cas de plusieurs de celles que l'on va lire, à l'exception des lettres que Ramuz adresse à Alexandre Cingria: si elles ne sont pas entrées dans l'ouvrage qui rassemble la correspondance échangée entre 1900 et 1914, c'est qu'elles appartiennent à une nouvelle étape dans la carrière de Ramuz; il en a fini avec les longs séjours à Paris, il revient au pays et c'est de ce retour qu'il sera question ici.

Les lettres relatives à l'*Histoire du Soldat* nous ont été communiquées par M. Fernand Auberjonois, dont les archives recélaient des richesses insoupçonnées. La très belle lettre d'Elie Gagnebin appartient à celles de M. Charles-Henri Favrod. Nous leur exprimons nos sentiments de vive gratitude.

Retour au pays

C.-F. Ramuz à Alexandre Cingria

LE TREYTORRENS
près CULLY

11 juillet 14

Une terrible fatigue de tête, résultat de deux mois d'efforts : voilà le vrai. L'autre soir quand j'ai entendu dans le téléphone ce petit tonnerre, qui était ta voix, j'étais déjà très ahuri d'une après-midi passée à courir Lausanne et ma « conversation » à 1 fr. s'en est ressentie. Il y a partout un fier désordre. Budry n'a pas voulu me dire le prix de ces meubles, tu n'as pas voulu, je ne pouvais pas — en sorte qu'ils ne sont pas encore achetés. Quant aux étoffes elles sont dans la cave de Tarin. Je n'ai toujours point de bateau, mais il paraît qu'il est impossible ici d'en avoir un dans le genre du tien : les vagues y sont de 3 mètres. Enfin, dernière question, celle des meubles que tu as encore. Faut-il les prendre ? Tantôt la maison me semble complètement vide, tantôt trop pleine. (Toujours ce désordre.) Donne-moi encore quelques jours si tu peux. Et si tu pouvais aussi me faire une petite liste avec les prix, je t'en serais reconnaissant. La grande table m'irait bien (je n'en ai point) mais j'ai peur qu'elle ne soit trop riche et trop pompeuse pour mon grenier [1].

Remercie Picchi pour son dessin et sa belle lettre et dis-lui qu'il est bien gentil d'avoir pensé à son pauvre parrain [2]. Je lui écrirai d'ailleurs bientôt.

Tu es terriblement grondé, mon pauvre ami. Mais dis-toi bien que nous sommes ici à l'école ; c'est l'impression que j'ai eue en rentrant. Il y a un certain nombre de professeurs qui vous donnent de temps en temps un coup de baguette sur les doigts. Pour ma part, je t'ai trouvé très sage et très raisonnable. Les cahiers ne s'en portent d'ailleurs pas plus mal et toi non plus, j'espère [3].

Mets-nous communément aux pieds de Madame Berthe, d'où nous nous relevons pour te serrer la main

R

Et des becs à ces gadons [4]

[1] Ramuz, qui venait de louer une maison au Treytorrens, avait écrit, tout content, le 1er avril 1914, à Alexandre:

« Je vais voir une maison au bord de l'eau (avec la ligne du chemin de fer juste sous la fenêtre par futurisme), un cyprès immense et deux grandes galeries habillées de glycine.

Enfin tu viendras voir tout ça; il y a huit pièces, plus un immense grenier, une de ces pièces te sera spécialement réservée. »

Il avait ajouté encore: « As-tu toujours l'intention de te défaire de ton bateau, parce que je pourrais te le reprendre ? » (C.-F. Ramuz - A. Cingria, *Lettres 1900-1914,* La Bibliothèque des Arts, Paris-Lausanne, 1978, t. II, p. 170.)

[2] Albert Cingria, l'aîné des enfants d'Alexandre.

[3] *La République de Genève* vient de paraître aux Cahiers vaudois, sous couverture blanche, à l'occasion des Fêtes du Centenaire marquant l'entrée de Genève dans la Confédération suisse.

Note discordante et polémique: Alexandre Cingria déplore la décadence de Genève aux points de vue politique, religieux et moral. Par son attachement exclusif à la Suisse, elle a trahi ses origines savoyardes et latines et perdu le sens du fédéralisme. Il accuse le calvinisme d'avoir étouffé, par une austérité incompatible avec la nature humaine, toute sensibilité, tout élan, toute ouverture à la beauté et à l'art:

« [...] je sens aujourd'hui une impression d'amertume me monter aux lèvres, lorsque je vois cette jeunesse de mes camarades mourir sans avoir produit aucun fruit, s'éteindre dans un bien-être moral d'une pauvreté d'intelligence qui fait pitié, ou bien encore se glacer dans ce que j'appellerai l'avarice du cœur, ou bien, enfin, tenter de se révolter sans assez de courage et sans but, avant de se laisser abattre pour toujours » (p. 117).

Comme on s'en doute, l'accueil est plutôt froid; une lettre d'Alexandre à son frère Charles-Albert en témoigne:

« Il m'est très difficile de déterminer l'impression produite par *La République de Genève.*

J'ai vu des vieux Genevois de la clique enchantés. *Le Genevois* fait des réserves. Les Vaudois s'excusent mais jubilent du tour que j'ai joué à Genève.

[...]

Il est vrai que les libraires et spécialement Georg ont refusé de mettre en montre mon livre.

Tu as beaucoup manqué aux « Fêtes du Centenaire ». Tu aurais vu une Genève ressemblant à Naples, pleine de foule pendant trois jours. Les représentations très bien, genre « Fête des Vignerons ». [...] » (Charles-Albert Cingria, *Correspondance générale,* L'Age d'Homme, Lausanne, 1975, t. I, pp. 230-231, note 1).

[4] Le surnom donné par Ramuz à sa fille Marianne est devenu synonyme d'enfant.

C.-F. Ramuz à Alexandre Cingria

LE TREYTORRENS
près CULLY

dimanche
26 juillet 14

Cher,

C'est hier soir seulement, au retour d'une course en Savoie que j'ai trouvé ton mot : tu comprendras pourquoi je n'y ai pas répondu à temps.

Dommage que quand je t'ai demandé (en avril, je crois) si tu avais des meubles à vendre, tu m'aies dit que non.

J'ai beaucoup aimé ton article sur le paradis [1]: c'est un paradis fait avec des morceaux de la terre et je me suis demandé si ce n'était pas à la terre que tu rendais hommage plus encore qu'au paradis. Mais ce n'était pas pour me déplaire, moi qui tâche de recoller ces morceaux dès à présent, n'étant point sûr de pouvoir le faire plus tard. Nous allons partir pour la guerre : comme tout devient lointain. Il y a d'énormes vagues vertes sous mes fenêtres; le lac, depuis deux ou trois jours, fait penser au Zuydersee. Embrasse beaucoup Picchi qui est un amour de filleul.

Mets-moi aux pieds de Madame Berthe et dis-lui que Melle Cellier la remercie beaucoup pour son envoi et va lui écrire entre deux tétées

Et énormément de choses pour toi

R.

P. S. Les meubles de l'exposition ont été achetés et payés par moi à Budry [2].

Merci beaucoup aussi pour la liste.

---

[1] « Paysages de mon pays », in *Par le pays* (quatrième Cahier vaudois, 14 juillet 1914, pp. 60-73). Après avoir évoqué différents paysages suisses, A. Cingria passe aux paysages intérieurs, « souvenirs du Jardin de l'Eden ou aspirations vers la Jérusalem céleste »:

« C'est plus de beauté, plus de richesse et toujours plus encore que nous désirons. Et c'est pour cela qu'il ne saurait y avoir pour nous d'autre pays que le Paradis. »

[2] Le Premier Salon des Cahiers vaudois, qui a eu lieu à Lausanne, à la Grenette, du 15 juin au 7 juillet 1914, a été décoré par Alexandre Cingria et Henry Bischoff. Paul Budry écrit:

« Cingria [...] avait habillé les lieux plaisamment, moyennant quelques orfèvreries de carton, des papiers de mansarde, des tissus à matelas et à tabliers de cuisine, et autres matières dérisoires, dans ce goût où le décor de bahut russe rejoint l'oratoire de village » (« Le premier salon des *Cahiers* », in *D'avant la guerre,* sixième Cahier vaudois, 15 novembre 1914, pp. 56-62).

C.-F. Ramuz à Alexandre Cingria [Lausanne, 18 août 1914]

mardi

Cher,

Petit mot, tout petit mot : j'attendais ton « adresse » exacte [1]. T'arrivera-t-il d'ailleurs ? La poste ne m'a pas l'air de très bien fonctionner. Je suis pour l'heure à Lausanne après un déménagement mouvementé du Treytorrens où les provisions n'arrivaient plus. Départ précipité sur un char de laitier au milieu des canons, deux femmes et un enfant — moi parti devant ayant été convoqué par téléphone — démarches ensuite, bureaux, colonels, sac tout prêt : et pour finir retombé... aux « services complémentaires » c'est-à-dire à rien du tout. Mais je suis « de piquet ». Il y a, en attendant, chaque jour un grand coterd [2], avec ceux qui restent, aux cahiers : on discute, on complote ferme, vu la gravité (future) des événements. Mais quelle guerre sournoise et silencieuse : pas moyen de rien savoir et de rien voir [3]. Moi qui pensais pouvoir me promener aux avant-postes. Budry est dans sa marmite [4]. Restent ici : Chavannes (qui a passé héroïquement une seconde visite sanitaire) Gilliard Bischoff et moi. Auberjonois est admirable en 1er lieutenant de landsturm (cavalerie). Il n'y a d'ailleurs que le landsturm qui soit beau. Quelles nouvelles de la Belotte ? J'écrirai. Choses en quantité de Melle Cellier Gadon et moi, et écris

---

[1] L'adresse d'Alexandre Cingria est:

capitaine-adjudant
bataillon 14
2e division
En campagne

[2] Ce mot, d'après le *Glossaire des patois de la Suisse romande,* signifie réunion.

[3] Alexandre Cingria, de son côté, écrivait à Adrien Bovy, le 15 août 1914:

« Je fais un métier de douanier et de policier. Un vrai bureau, avec deux secrétaires, un téléphone, des liasses de classeurs; je n'ai rien à t'envier. Sauf que mes nuits sont moins tranquilles que les tiennes, le téléphone marchant jour et nuit.

Tout notre état-major de Div. sauf le grand chef est suisse allemand. Tu vois ça. Nos pauvres Fribourgeois deviennent un Leibregiment. Cela promet.

Nous avons ici des nouvelles de frontière, donc de toutes petites nouvelles d'ailes qu'on exagère et qui prêtent des succès énormes à l'Allemagne. D'après la situation tactique, je ne vois à la frontière suisse guère d'autre possibilité que pour

des combats d'ailes. Détachement de reconnaissance, cavalerie. Il n'y [a] aucun intérêt pour la France de passer sur nous, sinon pour une offensive par le Sud (et donc par Genève). Or cela n'a pas l'air de vouloir se passer par là, les troupes du centre de la France étant toutes portées aux frontières N.

De l'Allemagne étant donné l'état d'esprit de notre gouvernement, je crois qu'il n'y a non plus rien à craindre.

Je bous de voir la jonction des Français et des Russes et les barbares exterminés. Je me sens rageusement latin. Gare quel cahier vaudois au retour. Cela s'appellera la revanche de Charles le Téméraire. On parle toujours de me rayer de l'armée à cause de la *République de Genève*. Mais on a besoin de moi pour l'instant. Cela sera pour le retour. Cela me sera parfaitement égal.

Je fais mon devoir, mais je suis intérieurement absolument dégoûté. Tout cela entre nous. »

[4] Paul Budry, qui est premier lieutenant d'artillerie, se trouve depuis le début d'août aux « fortifications de Saint-Maurice ».

C.-F. Ramuz à Alexandre Cingria [Lausanne, 30 août 1914]

Belles-Roches A dimanche

Cher –

On n'ose plus écrire, avec cette censure. Il est certain qu'il existe des appareils électriques très perfectionnés qui permettent de lire les lettres à travers les enveloppes les plus épaisses – et on est jeté dans les 24 heures en prison. Le château de Chillon est plein de détenus. Il faut donc s'en tenir à la chronique de ses faits et gestes, guère nombreux ces temps-ci et d'ailleurs sans importance, puisque je ne suis pas en haut de ce coteau, avec un ruisseau dans le bas et de l'autre côté une route... La neutralité nous ramène au temps des périphrases : l'abbé Delille serait content. On ne dit plus : les Allemands, on dit : nos bons voisins du Nord. Je crois que le vrai nom de cette neutralité est une affreuse peur. J'ai été samedi à Saint-Maurice voir le 1er lieutenant Budry et le sergent Muret. Le 1er lieutenant Budry a un képi infiniment trop haut et trop petit qui lui donne l'air d'avoir 12 ans – et le sergent Muret dans sa capote aux pans relevés, le bonnet de police sur l'oreille, semblait venir en droite ligne de quelque garnison d'alpins. Saint-Maurice est plein de mitrailleuses. Devant chacune d'elles il y a une espèce de bock à grand tuyau de caoutchouc : ça sert à « irriguer » l'engin. On les soigne comme des dames. Il y avait d'immenses files de convoyeurs avec leurs mulets sur tous les sentiers.

J'ai vainement cherché de l'œil les canons des forts, tout est peint en gris et en vert. Ils sont même en train de machiner une espèce d'immense portant à un endroit où la plaine est ouverte : sur ce portant on peindra d'affreux escarpements avec des tranchées, et le tour sera joué. Jamais on n'aura vu une guerre plus truquée [1]. Pour moi, je ne sais pas encore si je pars ou non. En attendant j'ai démissionné des « Ecrivains Suisses » présidés par un aubergiste allemand [2]. La conspiration s'organise. Bischoff dessine un magnifique uniforme vaudois avec un casque à chenille. Donne de tes nouvelles.

Mille choses de Melle C. et de moi.

---

[1] Ramuz a consigné les impressions de son voyage dans son « Journal de ces temps difficiles » :

« *Fin août 1914. Saint-Maurice.* — Ce qui m'a le plus frappé à Saint-Maurice, c'est de n'y avoir pas vu un seul canon. On sait que tout y est truqué... » (*Œuvres complètes,* Ed. Mermod, Lausanne, 1940-1941, t. 8, pp. 283-290).

[2] « [...] vous aurez vu dans les journaux, écrit Ramuz à Gonzague de Reynold, le 27 août, que M. Zahn, aubergiste et écrivain, s'est livré dans les journaux allemands à une manifestation ridicule. Le dit M. Zahn était (est) président de la Société des Ecrivains Suisses où je m'étais laissé inscrire. En manière de protestation, je viens de démissionner avec quelques amis dans une lettre qui sera communiquée aux journaux. On va de plus en plus vers la nécessité de prendre nettement parti » (*Lettres 1900-1918,* La Guilde du Livre, Lausanne, 1956, p. 325).

Comme la presse refuse de faire connaître cette démission collective, elle sera notifiée personnellement. Aucune démarche ultérieure ne fera revenir Ramuz sur sa décision, ainsi qu'il l'écrit à Paul Seippel, le 11 juillet 1915:

« [...] Je ne voudrais en aucune façon qu'on pût considérer que ma démission ait été *conditionnelle.* Je l'ai donnée sans aucune animosité, après réflexion et pour des raisons auxquelles les événements ont donné depuis une force nouvelle. Je n'ai blâmé ni ne blâme en aucune façon M. Zahn; il a manifesté son opinion, comme j'ai manifesté la mienne. M. Zahn s'est retiré, mais je l'avais fait déjà. Nous couchons chacun sur nos positions. »

Voir sur ce point *C.-F. Ramuz, ses Amis et son Temps,* La Bibliothèque des Arts, Paris-Lausanne, 1967-1970, t. V, lettres 943, 945, 946 et 953.

C.-F. Ramuz à Alexandre Cingria [novembre 1914]

LE TREYTORRENS
près CULLY

Cher

Enfin des nouvelles, je commençais à être inquiet. Ici il fait extrêmement beau, point de brouillard, ni de neige et le lac ce matin éblouissant, sous mes fenêtres.

Je travaille, mais je vais tomber à la charge de ma commune, n'ayant plus un sou et ne gagnant plus rien.

J'ai parcouru une frontière où tu n'étais plus, arrêté tous les dix mètres malgré d'innombrables laisser-passer et risquant tout le temps d'être fusillé comme espion. Cependant le pays regorge d'officiers allemands « en convalescence » [1].

Reynold est actuellement sous-chef à l'E. M. G.
et une espèce de colonel civil plein d'importance.
Les Cahiers s'informent anxieusement de toi
et Ansermet
et Madame Ansermet (devant un feu de démolition, et à côté d'une marmite qui continue à bouillir des heures dans une caisse de ouate, ça s'appelle un auto-cuiseur).

Gilliard dénoncé par le consul d'Allemagne passe en jugement le mercredi 2 déc. à 2 h. Tu devrais tâcher de venir [2].

Madame Gadon, ma fille, se promène toute seule en robe arabe sur une route où souffle une bise telle que tous les deux ou trois pas elle tombe à la renverse ; mais elle se relève sans rien dire et repart.

Je ne sais plus rien des Genevois et en particulier de ceux de la Belotte. Il règne dans le pays un silence impressionnant.

Rappelle-nous au bon souvenir de la Taupinière.

En attendant la révolte fermente parmi les Vaudois. Mais ils sont comme leurs regains : on n'observe que rarement le phénomène de la « combustion spontanée ». La plupart du temps ça se borne à une forte odeur et à une impression de chaleur quand on enfonce la main dans le tas, qui ne tarde pas à se refroidir. Pourtant tes compatriotes sont pires.

Le vent soufflait ces jours derniers : Evian nous a envoyé énormément de bottines de grues à haut talon. Maintenant c'est la bise ; nous envoyons à notre tour aux Savoyards tous nos vieux souliers à clous.

Courage dans cette Gruyère [3]. Rappelle-toi les « Coraules ». Nous en redanserons bien une un jour quand nous aurons repris aux Fribourgeois nos vignes et aux Bernois nos tapisseries. Nous t'attendons et t'envoyons etc etc

Tâche quand même de prévenir si tu viens qu'on ait de quoi faire un bon dîner.

Cette guerre c'est un retour au moyen âge : plus de pétrole, plus de bougie, on en est revenu aux torches

---

[1] Ramuz a fait, pendant le mois de septembre, un voyage aux frontières en compagnie de Gonzague de Reynold. Il publie ses impressions et ses réflexions dans son « Journal de ces temps difficiles », qui paraît dans la *Semaine littéraire,* du 10 octobre 1914 au 16 janvier 1915, et qu'il reprendra, par la suite, dans son *Journal* (*Œuvres complètes,* op. cit., t. 8).

[2] Après avoir appris la destruction des cathédrales de Louvain et de Reims, Edmond Gilliard rompt avec son libraire, Edwin Frankfurter, d'abord en termes courtois, puis avec violence. Le libraire ayant porté plainte pour injures, Edmond Gilliard comparaît devant le Tribunal de district, le 2 décembre 1914, où il est acquitté. Dans ses mémoires, il signale la présence, sur la galerie, du groupe des Cahiers vaudois « avec quelques accessoires baroques » (*Tout-y-va,* in *Œuvres complètes,* Ed. des Trois-Collines, Genève, 1965, p. 955).

Paul Budry relate avec sa verve coutumière l'incident dans un article destiné aux Cahiers vaudois: « Gazette des tribunaux ou Comment la ville d'Halifax fut purgée du boréalisme », et Henry Bischoff l'a fixé par un dessin où l'on peut reconnaître Gilliard plaidant lui-même sa défense et la propriété de la langue (*Propos de Paix et de Guerre,* douzième Cahier vaudois, pp. 86-94).

[3] Alexandre Cingria envoie régulièrement aux Cahiers vaudois des « lettres d'un officier neutre ». Dans celle de novembre 1914, datée précisément de Riaz (Gruyère), il décrit ses conditions de vie:

« Seul je rentrais hier. Chien et loup. Neige et pluie mêlées. C'était un crépuscule aussi triste qu'une aube grise. Mon cheval me suivait comme un vieux chien fatigué. Route boueuse, habits boueux. Va-t-il falloir s'habituer à vivre ainsi. Parler à son cheval, le soir, dans un paysage sale et noir. Rentrer dans sa chambre nue pour casser des noix sur sa malle.

Le temps où la beauté régnait encore sur la terre est-il révolu ? Le temps des formes, des couleurs et des sons, est-il mort ? Ces vains amusements qui pour nous, artistes, nous tenaient plus au cœur que le sang et la chair, sont-ils bannis pour toujours par les hommes de fer ? »

Quant aux conditions morales, elles sont pires peut-être. Qu'est-ce qu'une guerre sans éclat, sans héroïsme, sans grandeur, sans une hostilité qui puisse se manifester au dehors, « neutre » pour tout dire ?

« Voilà l'action pure, presque sans pensée et sûrement sans rêve. C'est laid, pas bien gai, pas bien digne d'être l'unique soin d'un homme qui a une âme et d'un chrétien. Pas bien digne de vous, Seigneur mon Dieu, pardonnez-moi d'avoir désiré parfois m'anéantir dans l'action sans pensée et n'exaucez pas ce désir insensé jusqu'au bout » (*Propos de Paix et de Guerre,* op. cit., pp. 69-72).

C.-F. Ramuz à Alexandre Cingria

Dimanche
12 (?) déc. 15
(jour de la fin du monde,
avec orages, tonnerres, vagues énormes,
une chaleur du milieu de l'été
et des gaz « délétères » dans l'air)

Cher,

On se voit très mal dans ces fêtes encore qu'elles aient du bon et même beaucoup de bon [1] — c'est ainsi que je n'ai pas pu te dire que j'avais enfin reçu ces « pages d'art » les très mal nommées et que je t'y avais lu avec un grand plaisir. Ça m'a amusé de voir que tu en viens (par de tout autres chemins que moi) aux mêmes conclusions et que l'avenir que tu vois au catholicisme est celui que je vois à la littérature. Autrement dit, nous voyons clairement ce dont nous nous doutions plus ou moins jusqu'ici c'est que nous nous débattions dans l'intellectualisme universitaire — et que le seul plaisir compte en art comme en religion [2]. Je suis très préoccupé de ces choses depuis plusieurs mois, sentant bien que beaucoup de gens vont être projetés pour toujours dans le vide — ce qui n'apparaîtra pas tout de suite, mais tôt ou tard. La seule question est : « Etes-vous ou n'êtes-vous pas neutres ? » Or, le plaisir n'est pas neutre, par définition. Ce qu'il faut admirer, c'est l'inconscience parfaite de nos compatriotes, et de les voir s'inquiéter exclusivement de ce qui n'est pas inquiétant. Je ne pense pas que, cette fois-ci, ils soient sauvés par leur force d'inertie ; eux aussi vont être sérieusement balancés, s'ils n'y prennent garde ; le malheur est seulement d'être confondu avec eux, car c'est bien ça, mais comment faire ? Enfin, continuons de tâcher à vivre en attendant : c'est autant qu'ils n'auront pas, qu'ils n'auront jamais.

Madame Berthe est-elle avec toi — si oui transmets-lui nos compliments. Embrasse les filleuls et crois-moi bien

Ton

R.

Le Treytorrens s/ Cully

[1] Dîner des Cahiers vaudois.

[2] *Pages d'art* a consacré son numéro de novembre 1915 à Maurice Baud, dont la mort prématurée a laissé ses amis dans un grand désarroi. Ramuz s'est, lui aussi, associé à cet hommage.

Reprenant les idées et les paroles de Maurice Baud — « rendre à la vie et à l'instinct ce qui leur est dû » —, Alexandre Cingria annonce avec passion des temps nouveaux pour le catholicisme à condition qu'il renonce à un intellectualisme desséchant et à une morale d'emprunt: « La religion est obscurcie par l'esprit littéraire qui l'empoisonne aujourd'hui. » Cingria ajoute: « Et j'entends par littéraire: basé sur la littérature et non sur l'expérience du cœur, appris, récité, récité de l'un à l'autre avec des gestes de tête. Mort en un mot. »

« On ne nous fera plus croire bientôt, poursuit Cingria, que d'honnêtes chrétiens comme Montalembert ou Veuillot furent de grands artistes et des penseurs profonds. Le genre sacristie a vécu. Ce genre sacristie constitue le faux esprit du catholicisme du XIXe siècle. [...] Etat d'esprit qui se traduit par cet art littéraire et archéologique, pseudo-gothique, pseudo-roman, pseudo-byzantin, auquel le pire style jésuite est préférable, parce qu'il est vivant. Mentalité d'universitaires bigots qui rejetaient Baudelaire et Verlaine, acceptent Huysmans à grand peine, ignorent Claudel et Péguy. Fausse pruderie qui, prêtant à la vie et à l'art un attrait dangereux, donne à tout ce qui est vivant et beau une apparence de plaisir sensuel dont l'art aussi bien que la vie sont tout à fait innocents. Tout cela, mon cher Maurice Baud, n'est qu'un immense piège du démon, *insidia diabolis,* le roi de l'obliquité, des demi-mesures, des tièdes, de ce qui est terne, morne, morose et tristement laid » (« Le Testament de Maurice Baud », *Pages d'art,* novembre 1915, pp. 28-31).

Autour de l'*Histoire du Soldat*

C.-F. Ramuz à René Auberjonois

L'Acacia
COUR p. Lausanne

24 août 18 Cher ami J'ai remis votre mot à Rosset qui va faire le nécessaire. Nous sortons de répétition. Nous décidons d'essayer de doubler le rôle du diable [1]. J'écris à M. Jean Villard dont Chavannes m'a parlé et que Gagnebin connaît. Je lui demande s'il est disposé d'assister dès mercredi prochain aux répétitions. J'ai travaillé avec Gagnebin et je me suis convaincu de l'importance de la lecture ; je crois que G. s'en tirera très bien et il ne faudrait pas que les scènes fussent *aplaties* par elle. Ce premier essai de lecture m'a grandement encouragé et en même temps m'a fait trembler pour les acteurs. La scène rétrécit l'action en la *précisant*, d'où la nécessité d'une très grande intensité et par conséquent d'une très grande dépense de forces. Or j'ai peur que toutes les besognes dont Rosset va être chargé ne le *distraient* (il l'est déjà !) Si M. Villard accepte, nous pouvons comparer. Et si la comparaison est à l'avantage de M. Villard, il ne faudra pas hésiter... Je vous mets au courant de la chose pour que vous nous aidiez à l'occasion en étendant encore les compétences de Rosset et en augmentant le nombre de ses services. Robert est lent, mais semble mordre et offre toutes les garanties d'une excellente santé. Voilà où nous en sommes. Strawinsky me demande par ailleurs de vous prier de voir comment on peut aborder Chabance, directeur du Théâtre de Genève [2].

Avez-vous réussi à voir Mme Pitoeff : encore une question inquiétante ?

Au revoir, cher ami, et 10000 choses

Reinhart nous propose le 2 oct. pour Winterthour [3] ; ce serait alors le 4 à Zurich.

J'ai usé de votre autorisation de pénétrer chez vous pour y répéter aujourd'hui et mercredi passé. Ça va très bien. Nous respectons l'ordre. Nous espérons pouvoir disposer prochainement de la scène de Zofingue.

---

[1] Ramuz et Strawinsky ne parviennent que lentement à coordonner texte et musique, parole, danse et mime. Ils hésitent beaucoup sur le choix des acteurs et sur leurs différents emplois.

Gabriel Rosset se voit d'abord confier le rôle du diable, puis celui du soldat. Elie Gagnebin, d'abord le lecteur, devient le soldat, en remplacement du peintre Sven-Paul Robert, pour reprendre ensuite la place du lecteur. Jean Villard (Gilles) et Georges Pitoëff se partagent le rôle du diable, le premier pour les scènes jouées, le second pour les scènes dansées. Ludmilla Pitoëff est la princesse.

[2] René Auberjonois séjourne alors à Genève, ce qui n'est pas sans faciliter les démarches entreprises pour « lancer l'affaire », mais complique aussi, comme on le verra par la suite, le travail de mise en scène.

[3] Werner Reinhart, industriel et mécène de Winterthour. Il a mis à la disposition de Ramuz et de Strawinsky un petit capital pour qu'ils puissent mener à bien leur entreprise.

C.-F. Ramuz à René Auberjonois

L'Acacia
COUR p. Lausanne

lundi matin

Cher ami Je reçois votre carte,

a) J'ai vu Straw. hier soir. Nous avons décidé de ne rien dire à personne et d'essayer ces rôles au cours des prochaines répétitions tout en continuant de « driller » nos acteurs. Je venais d'adresser à Straw. 1) une lettre de Komareck offrant ses services : il demande 25 fr. par jour, ce qui nous paraît très raisonnable 2) une lettre de Reinhart que je l'ai (Straw.) prié de vous communiquer. Elle contient des détails peu rassurants sur le théâtre de Winterthour dont il faudra pourtant, de toute façon, nous accommoder : un petit plan y est joint que je vous prie d'examiner. L'affaire sera, je crois, de superposer les deux

rideaux, le nôtre et celui de la scène : (ça ne sera pas l'effet complet, mais ça sera quand même un demi-effet) — et de nous passer de tréteaux, puisqu'il y aura un « podium » tout monté. Je vous prie de toute façon de bien vouloir examiner la chose.

b) J'envoie par le même courrier le manuscrit à Mme Pitoeff en lui disant que vous partez pour Genève. Persuadez-la de venir ici dès la fin du mois, sinon *nous sommes foutus.* Ces scènes de la fin sont les plus difficiles à mettre en place et ne pourront l'être sans elle. Voyez aussi comment elle réagit devant ce texte.

c) Profiteriez-vous de votre séjour pour voir (le soir) quelques dames dites patronnesses et messieurs « patrons » à l'aide desquels on pourrait constituer ce « capital de couverture » indispensable (parts ou places payées cher) Je retrouve des adresses que j'avais recueillies quand il s'agissait de constituer le premier capital : elle pourraient servir maintenant : Mme Pictet de Rochemont, Mme *Lucien* Pictet, 10, rue Senebier, M. Léon Dufour, 4 rue des Bastions, M. Conod — et puis renseignez-vous.

d) et dernière — Straw. me parle de Bâle. Plus nous aurions de représentations et moins elles nous coûteraient (à cause des répétitions des musiciens qui vont être la grosse somme) A Bâle il y aurait Wassmer et ses amis : peut-on tenter une démarche ? Vous seriez bien gentil cher ami de penser à tout cela — je dois voir de mon côté Brandenbourg demain, pour la souscription Sandoz et d'autres [1] 1000 choses

R

---

[1] Auguste Brandenbourg, banquier et mécène lausannois. — Quant à Sandoz, une lettre ultérieure de Ramuz apporte les précisions suivantes:

« Sandoz (Aurèle) donne 500 fr. et prend deux loges; si l'on trouvait encore deux ou trois « amateurs » de son espèce nous serions sauvés »(*Lettres 1900-1918,* op. cit., p. 364).

C.-F. Ramuz à René Auberjonois [1er septembre 1918]

L'Acacia
COUR p. Lausanne

dimanche

Cher ami, Plus le masque est *abstrait*, plus l'effet est fort. Nous avons répété hier avec un masque en canevas, *sans aucun détail* et parfaitement glabre : je me demande si ce n'est pas là ce qu'il nous faudrait. Ça fait un trou tout à fait diabolique [1]. Alors le personnage momentané serait caractérisé 1) par l'allure 2) par le costume 3) par la perruque et ce « derrière de tête » qui est une grosse question. *Pas de postiches,* je crois (la perruque à part) Je vous écris vite ceci parce que je pense que les masques en question seront plus faciles à trouver (un peu comme celui que j'ai, si vous vous souvenez). J'irai voir ici ; voyez à Genève. Et puis je tenais à vous soumettre sans retard le « problème » que vous ne pourrez d'ailleurs résoudre que sur place et quand vous verrez nos acteurs. J'ai l'impression que les costumes vont ménager aussi de grosses surprises et qu'il ne sera pas possible de les louer. Il y aurait d'assez beaux effets à tirer de la *rigidité* de l'étoffe. Le diable doit être *en bois*. Les gestes de nos acteurs sont trop humains.

Je suis d'ailleurs plein d'inquiétude au sujet des dits acteurs il leur manque à tous un fond de *nature*. Vous pourrez nous être très utile : venez le plus tôt possible. Nous commençons à nous fatiguer de ces copies très imparfaites des acteurs approximatifs que nous sommes S. et moi. Par moment, je ne retrouve même plus mon texte : et jamais encore je n'ai vu se réaliser la moindre de mes intentions. Il y en a pourtant dont je suis sûr comme j'ai pu m'en rendre compte avec Gagnebin (le plus intelligent et *vivant* de beaucoup). C'est assez dur, vous savez. D'autant que la musique sera aux mains de gens qui lui feront rendre tout ce qu'elle peut donner. S. vous aura d'ailleurs parlé de tout cela aujourd'hui : il m'a dit que vous deviez déjeuner avec lui.

Quant aux dépenses, je suis comme vous consterné du nombre et de l'importance des *petites* (non prévues et qu'on ne peut prévoir)

Mille choses, cher ami,
et merci de toute la peine que vous
prenez Ramuz

P.S. Il y aurait avantage à monter le plus tôt possible le petit théâtre, avec les décors. On ne travaille sûrement que *dans la matière*

[1] Ramuz avait déjà écrit à Auberjonois, le 28 août, au sujet des masques:

« Je voulais vite vous dire, pendant qu'il en est temps, de trouver un ou deux masques à Genève (pareils à ceux que vous savez, « trompe-l'oeil », cire, orbites) — nous voyons de plus en plus que tous les effets doivent être basés là-dessus; ça peut être extrêmement poignant, sinon c'est ridicule; nous répétons donc obligatoirement avec les masques. J'ai peur qu'ils ne soient bientôt flambés, et vous me disiez que vous n'en trouviez plus à Lausanne » (*Lettres 1900-1918,* op. cit., p. 362).

C.-F. Ramuz à René Auberjonois [8 septembre 1918]

L'Acacia
COUR p. Lausanne

dimanche matin Cher ami tout est par terre : je vous l'écris vite, puisque vous ne verrez S. que mardi. A la suite de la répétition d'hier, nous nous décidons à renvoyer le soldat Robert et à le remplacer par le soldat Gagnebin. Ça n'allait plus : *nous étions prêts.* Nous aurions pu jouer le soir même que nous nous en serions tout aussi bien tirés, c'est-à-dire tout aussi mal, qu'en répétant encore toute une année. *Le point mort.* Il a fallu brusquer les choses. Gagnebin *lisait très bien.* C'est le vrai pilier de l'entreprise. Comme le soldat a un rôle de lecture, si je puis dire, je suis sûr que G. s'en tirera. Je vais répéter avec lui en tête à tête [1]. J'écris alors à Chavannes de bien vouloir se charger de la lecture. Je lui en avais déjà touché un mot : j'espère qu'il acceptera ; je vais demain chez lui avec mon texte [2]. Quant au diable, nous départageons son rôle entre Villard et Rosset ; et s'il le faut S. se chargera de la dernière scène [3]. Je vois l'affaire ainsi se stabiliser et s'asseoir, avec des garanties sensiblement plus fortes : lesquelles jusqu'ici manquaient singulièrement. Mais *nous avons grand besoin de vous* : vous seul pouvez mettre au point une mise en scène qui n'a au fond de sens que par rapport au décor. Pensez-vous pouvoir être là mercredi ? (nous répétons ce jour-là) Straw. va mardi à Genève : j'aimerais bien l'accompagner. De toute façon, faites votre possible pour nous consacrer une bonne quinzaine de jours, ce ne sera pas de trop et la confection des costumes etc. peut marcher parfaitement de front avec la mise au point des autres éléments de la pièce. Je vous assure que je fais ce que je peux et que je n'ai plus une minute à moi. J'ai envoyé un mot à Brandenbourg au sujet des personnes à intéresser à l'entreprise, me mettant entièrement à sa disposition. Mais je ne vois pas que

Lausanne soit constituée « socialement » comme Genève avec tels *points centraux* qu'il suffise d'atteindre pour que le mouvement se propage comme de lui-même jusqu'à la périphérie. Rien n'a encore bougé, sauf Sandoz. J'ai écrit au dit Sandoz pour le remercier. Que peut Brandenbourg ? je ne le vois pas. Et ici encore il s'agit de se démener. Au revoir, cher ami ; quelles nouvelles de chez vous ? Je suis content de vous savoir bientôt réinstallé et qu'Augusta soit là ces derniers jours. Ici ça va bien ou pas mal. Je n'ai aucun souci du public et un très grand d'être content de moi et de me sentir *dans le vrai* : la décision que nous venons de prendre, quoique pénible, nous y aidera grandement. Je vous envoie mes meilleures amitiés et à mardi, peut-être. Ramuz

Je dors mieux. Je prends une drogue excellente que je vous recommande. Ça s'appelle Dial-Ciba.

Je reçois votre lettre, merci : je viendrai mardi par le train de 11 h. 45. On pourra causer.

---

[1] Si Ramuz est sûr de la qualité du soldat qu'il vient de choisir, Elie Gagnebin, lui, est rempli d'appréhension et d'inquiétude. Le travail suffira-t-il à le hausser au niveau de cette œuvre qu'il admire totalement ? N'y faudrait-il pas du « génie » ? C'est pourquoi il confie ses doutes à Ramuz, ce dimanche soir 8 septembre, dans une lettre dont le brouillon seul a été conservé:

« Cher Monsieur,

Il y aurait manque de franchise à cacher l'inquiétude où je me trouve ce soir; j'ai passé ma journée à étudier ce rôle de soldat que vous m'avez confié hier, et plus je le travaille, plus je m'y sens mauvais, à côté de ce qu'il faudrait, incapable de trouver ou de soutenir le ton juste et les attitudes vraies.

J'ai été, dès la première fois que vous m'avez lu votre œuvre, saisi par sa beauté et sa puissance; à mesure que je l'ai mieux vue, je l'ai plus profondément aimée; j'ai eu un plaisir très grand à en préparer les lectures, où j'espérais arriver, en travaillant encore, à rendre le style de l'œuvre entière. En ce moment, je me suis si fort attaché à cette « Histoire » que tout travail pour elle me sera une joie, et que je n'hésiterai pas à reléguer mes autres occupations jusqu'à ce que ces représentations soient réalisées. Ne voyez donc pas ici l'expression d'une lassitude quelconque.

C'est parce que je crois sentir assez bien la beauté de ce rôle que je m'effraye de la façon dont je pourrai le tenir. Il ne s'agit pas, pour l'instant, de vanité ou de modestie, ou même de préférence: il s'agit que cette œuvre admirable soit montrée comme elle le mérite, et tout ce que je pourrai faire dans ce but je serai fier de l'accomplir.

Mais je crains que vous n'ayez pris hier une décision un peu inconsidérée, sur le premier essai que j'ai fait. Ce n'est rien d'ébaucher un rôle comme je l'ai tenté. Sûrement, lors de son premier essai, M. Robert vous donna-t-il autant d'espérances que moi. Après de très nombreuses répétitions, vous vous êtes aperçu qu'il était incapable de dépasser un certain degré. Il est possible que vous ne fassiez pas semblable constatation à mon sujet: c'est qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps; mais votre désillusion risque d'être d'autant plus forte à la représentation.

Je le sais pour l'avoir souvent expérimenté, et le dis sans amertume ni fausse modestie: moi non plus, je ne puis dépasser un certain point; peut-être ce point reste-t-il en deçà de celui qu'a atteint M. Robert; en tous cas, il restera bien au-dessous du but que je conçois: à combien plus forte raison au-dessous de celui que vous avez conçu ! Je me vois sabotant ce beau rôle, et toute votre pièce que j'aime profondément; et je ne me pardonnerais pas de continuer à tenir cette place que je sens au-dessus de mes forces et de mon talent.

Je vais, cher Monsieur, venir chez vous demain soir; d'ici là, je travaillerai encore; et quoi qu'il en soit, je me conformerai à vos décisions. Mais je vous supplie de ne pas vous bercer d'illusions sur mon compte; s'il est possible de trouver un autre acteur — puisque vous ne voulez plus de M. Robert — je vous supplie d'en tenter l'essai avant qu'il soit trop tard. Me laisser ce rôle, c'est en accepter d'avance une interprétation médiocre et ratée; n'est-ce pas une capitulation navrante ? Je ne parle pas du regret que j'ai d'abandonner les lectures; mais j'avais l'espoir de parvenir à les faire de façon à peu près satisfaisante: ce rôle, je le sens nettement hors de mon atteinte. Et son importance est trop grande pour que cela soit indifférent.

Veuillez, cher Monsieur, ne pas prendre en mauvaise part cette lettre. J'ai été touché de l'amabilité que vous m'avez tout de suite témoignée, comme de celle de Monsieur Strawinsky et de M. Auberjonois, et vous en garde une très vive reconnaissance. La confiance que vous avez mise en moi me flatte et me remplirait de joie si je m'en sentais digne. Je ne considère ici que la réussite artistique de l'œuvre, qui me tient plus à cœur que je ne puis le dire; et je souffre de voir mon incapacité mettre le seul obstacle infranchissable à sa réalisation.

Votre tout dévoué »

[2] Marc Chavannes probablement, le neveu de Fernand Chavannes, qui avait tenu le rôle d'Abraham dans *Le Mystère d'Abraham,* donné en 1916 dans l'église de Pully.

[3] Ramuz avait écrit à René Auberjonois le 5 septembre:

« Straw. m'a annoncé hier son intention de danser la dernière scène: ce serait parfait; encouragez l'y. Les 2 garçons sont demeurés complètement pantois devant les exigences et les démonstrations rythmiques de l'auteur » (*Lettres 1900-1918,* op. cit., p. 363).